

Faculté de théologie catholique
Université de Strasbourg

LS3 UE6

Théologie du mariage

Bertrand DUMAS

Enseignement à distance

Tous droits réservés

Avertissement

Le fascicule est rédigé sous l'entière responsabilité de son auteur.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies et les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Théologie du mariage

Penser le sacrement comme salut, au cœur de l'énigme sexuelle

Bertrand Dumas

Table des matières

Introduction.....	4
1. Accueil et présentation brève.....	4
2. Un cours pour parler du mariage : le fil rouge retenu.....	4
3. Limites et remarques pédagogiques.....	5
4. Plan du cours et validation.....	6
5. Bibliographie.....	6
I. Liminaire : sur le sacrement du mariage, quelques notions historiques et théologiques de base	7
1. Le mariage, une histoire étonnante !.....	7
Après votre lecture :	7
2. Le mariage, une doctrine	7
Après votre lecture :	8
II. L'énigme de la condition sexuée : un regard sur la situation contemporaine.....	8
1. Une hypothèse : notre société contemporaine en mal d'horizon métaphysique concernant la sexualité ?	9
Entre romantisme et technique.....	9
Entre liberté et contrainte	10
Entre légèreté et gravité	11
2. La sexualité comme question toujours posée	12
Par le passé, quelques exemples d'élaboration du sens de la sexualité	12
Le caractère sacré.....	12
La perspective procréative et institutionnelle.....	13
La sexualité, une condition ambivalente : l'expérience contemporaine	14
La sexualité comme merveille	14
La sexualité comme éprouvante.....	15
La sexualité comme réalité ambivalente : le témoignage biblique.....	16

Travail personnel n. 1	17
Le pessimisme biblique concernant la sexualité.....	17
L'optimisme biblique concernant la sexualité.....	18
L'énigme de la condition sexuée : conclusion.....	20
III. De l'énigme au Mystère : le sacrement de mariage comme annonce d'une espérance.....	21
1. La Bible, invitation à l'espérance.....	21
Travail personnel n. 2	22
2. Le sacrement de mariage, interprétation d'une vie humaine sur l'horizon du don	23
Le don : entre intuition et crainte	23
L'interprétation catholique : le don, origine et horizon de la vie humaine	25
Travail personnel n. 3	25
Travail de compréhension :	25
Travail d'approfondissement. Au vu de ce texte, et d'après vous :	25

Introduction

1. Accueil et présentation brève

Chers étudiants, bienvenue dans ce cours. Avant toute chose, permettez-moi de vous inviter à regarder une brève vidéo de présentation qui rendra - je l'espère - ce cours un peu plus vivant à vos yeux et qui vous permettra de savoir un peu mieux à qui vous avez affaire.

Annexe 1 : vidéo de présentation du cours

2. Un cours pour parler du mariage : le fil rouge retenu

Dernier entré dans la liste officielle des sacrements (le fameux «septénaire») après de nombreuses hésitations, le mariage se présente comme complexe. À la croisée du plus intime et du plus social, de l'instinct et de la culture, du charnel et du spirituel... il constitue une sorte de lieu test de notre compréhension du christianisme et, plus précisément, du rapport entre notre humaine nature et le salut apporté en Jésus-Christ. Après une longue histoire qui déborde bien évidemment le christianisme pour s'enraciner dans la conception juive de l'union de l'homme et de la femme, le sacrement du mariage vient jusqu'à nous chargé de représentations et de problématiques héritées du passé.

Surtout, il nous arrive hérisé des questions du passé et des hésitations contemporaines concernant la conjugalité. En effet, les manières de parler du mariage sont innombrables. Outre le concours des différentes disciplines (psychologie, histoire, sociologie, philosophie, etc.), la théologie elle-même comporte plusieurs voies d'accès possible au mariage : la systématique, la théologie fondamentale, l'éthique, la spiritualité, l'exégèse... Et même au sein de la théologie systématique, vingt siècles de conjugalité chrétienne ont imposé aux chrétiens bien des réflexions. De sorte que là encore, les voies pour parler du sacrement de mariage ont été et restent multiples : bonté du mariage, légitimité de telle ou telle union, reconnaissance et célébration du sacrement de mariage, spécificité chrétienne, indissolubilité, buts («fins») et effets du mariage, rapport entre autorité ecclésiastique et législations civiles, question du ministre du sacrement... Cessons là ce catalogue à la Prévert.

La question se pose, claire : que dire du mariage en ce XXI^e siècle ? Selon quel axe en parler ?

Dans le fascicule de la faculté de théologie, l'argumentaire du cours se présente ainsi :

Dernier venu dans le septénaire en raison de son adhérence très étroite aux réalités humaines, le sacrement du mariage constitue sans doute un des trésors de la tradition chrétienne concernant l'union de l'homme et de la femme. Pourtant, aujourd'hui comme hier, il se révèle aussi un lieu tout particulier de perplexité et de souffrances. Sans pessimisme excessif, sans angélisme non plus, ce cours cherchera à dégager quelques axes théologiques et spirituels concernant le sacrement du mariage : son histoire complexe, son actualité, ses enjeux.

«Un trésor» et «un lieu tout particulier de perplexité et de souffrances» : voilà sans doute l'axe qui va nous occuper. C'est-à-dire qu'au travers de ce cours, je vais essayer de rendre compte du sacrement de mariage selon une attention particulière à l'ambivalence de la sexualité

humaine. Pour dire les choses en quelques mots, je chercherai à développer une théologie du sacrement comme espérance du mariage, en tissant entre eux trois fils :

- L'énigme de la condition sexuée. Nous tenterons de rejoindre ici l'étonnement métaphysique d'un petit enfant qui ose encore (se) demander, par exemple : «Pourquoi il y a des papas et des mamans ?». Ce que, en termes moins naïfs et au-delà de la seule considération procréative, j'appelle l'énigme de la condition sexuée : pourquoi / pour quoi y a-t-il des hommes et des femmes ? Quel sens à cette division de l'humanité, au-delà des passions générées ?
- Le sacrement du mariage comme visibilité de la pensée chrétienne concernant la conjugalité. Autrement dit, quand l'Église célèbre des mariages, elle fait plus qu'unir des couples : elle annonce un sens pour la sexualité. Un sens humain mais aussi théologique. Elle désigne et elle annonce une espérance au cœur de cette énigme.
- Le sacrement du mariage comme ressource pour vivre la conjugalité. En effet, même si le sens constitue une dimension capitale pour vivre une vie heureuse et juste, il faut néanmoins que le salut s'incarne dans une capacité nouvelle à vivre. C'est ici qu'il y aura lieu de travailler la performativité du sacrement de mariage, c'est-à-dire son soutien dans une vie conjugale toujours ambivalente.

En somme, il s'agira de penser le sacrement de mariage dans une fidélité inventive à la Tradition, selon une sensibilité contemporaine qui ne peut faire l'impasse sur le drame de la sexualité mais qui ne peut non plus renoncer à l'espérance d'une vie conjugale heureuse.

3. Limites et remarques pédagogiques

Bien sûr, un tel axe de travail possède ses limites. Il s'inscrit, en bien comme en mal, dans le contexte contemporain du mariage et de la vie conjugale fragilisés. Beaucoup d'autres axes contemporains seraient à valoriser et constituent aujourd'hui des voies fécondes pour penser le mariage. Par exemple :

- Sa dimension sociale. À l'heure de la privatisation du lien, il est profitable de travailler de réinscrire le mariage dans une visée plus large.
- Sa dimension liturgique. Ici comme ailleurs, la liturgie fait preuve de sa fécondité théologique quand elle permet de penser le mariage à nouveaux frais. Sans compter les questions pastorales qui se posent à cet endroit.
- Sa dimension spirituelle : en monde francophone, on peine à sortir d'une spiritualité conjugale encore pensée comme une spiritualité consacrée importée dans les réalités conjugales.

Première limite.

Il me semble qu'un tel axe théologico-existential, attentif à l'ambivalence et à la question du sens de la sexualité, peut se révéler fécond au vu de la situation contemporaine. Il suppose néanmoins de connaître quelques bases concernant la doctrine classique du mariage. Mais le format de ce cours est très contraint. J'ai toutefois estimé plus profitable, pour des étudiants en théologie, de poser un geste théologique : c'est-à-dire de réfléchir devant vous, à frais nouveaux, sur le mariage... plutôt que de redire ce qui est largement connu. Ainsi, nous ne pourrions pas exposer les bases du mariage comme la liberté, la fécondité, l'indissolubilité ou autres considérations incontournables.

Seconde limite.

Afin de pallier en partie à ce problème, j'ai donc opté pour un recours assez large à des annexes. En marge de tel ou tel chapitre de cours et pour ne pas faire perdre de temps à l'étudiant peut-être éloigné d'une bibliothèque, de grands textes vous seront fournis, articles ou bien chapitres de livres. Ces lectures vont vous prendre du temps, mais elles sont indispensables. Elles ont été choisies au mieux, essayant de vous faire aller à l'essentiel et de vous donner, dans le cadre d'un cours restreint, une vision pas trop limitée. Elles font partie du cours et peuvent faire l'objet de l'examen : ici comme ailleurs, c'est surtout votre travail personnel qui portera du fruit...

4. Plan du cours et validation

Alternant exposé suivi et textes, et après un liminaire (I.) vous renvoyant à quelques bases de l'histoire et de la théologie du mariage, le propos suivra les trois fils que je désignais précédemment comme axe de la réflexion. Ils constitueront trois étapes pour entrer dans une intelligence renouvelée du sacrement de mariage :

- L'énigme de la condition sexuée (II.)
- Le sacrement de mariage comme annonce d'une espérance (III.)
- Le sacrement de mariage comme ressource pour vivre de cette espérance (IV.).

Concernant la validation, le type de travail demandé dépendre des années. Je vous invite donc à vous référer à la vidéo intitulée «Validation 2018-2019» afin d'en savoir plus.

Annexe 2 : Vidéo concernant la validation 2018-2019

5. Bibliographie

Pour terminer, vous trouverez en annexe de ce cours une bibliographie indicative. Tous les ouvrages n'y sont pas, évidemment, mais j'en ai ciblé quelques uns des plus riches et des plus significatifs. Si vous souhaitez en savoir plus, je commente brièvement cette bibliographie dans la vidéo qui suit (facultative).

Annexe 3 : vidéo de présentation de la bibliographie

Si vous êtes perdu, si vous avez des questions, je reste à votre disposition : bdumas@unistra.fr

Bon travail !

I. Liminaire : sur le sacrement du mariage, quelques notions historiques et théologiques de base

Avant de plonger au cœur de notre propos, il n'est sans doute pas inutile de rappeler ou de découvrir quelques notions fondamentales classiques concernant le mariage.

Nota Bene : pour ceux d'entre vous qui auraient déjà de solides notions concernant le mariage, vous pouvez passer une partie ou la totalité de ce liminaire.

1. Le mariage, une histoire étonnante !

Souvent, les chrétiens peuvent se laisser tenter par une conception anhistorique des sacrements. Comme si le septénaire était «tombé du ciel» et que le mariage, en particulier, avait toujours existé tel quel. En réalité, les choses ne sont pas si simples : un regard - même rapide - sur vingt siècles d'histoire du mariage des chrétiens peut nous révéler bien des surprises. Au-delà de la surprise, il peut aussi nous interroger et nous faire découvrir l'extraordinaire force de la Tradition chrétienne qui est fidélité inventive. Comme on l'a redécouvert au XXe siècle, par exemple avec les grandes études historicothéologiques d'un Henri de Lubac, l'historicité de la foi chrétienne n'est pas une option ni un détail. Elle est condition vitale du christianisme et donc, aussi, de la théologie : faire de la théologie, c'est avant tout se plonger dans le grand courant vital de la Tradition qui a toujours cherché à entendre et à comprendre la Parole de Dieu pour chaque époque.

Je vous propose donc de lire un article paru en 2003, dans Louis-Marie Chauvet, *Le sacrement de mariage entre hier et demain*. Son auteur, Gérard Mathon, est l'auteur d'une incontournable et goûteuse histoire du mariage des chrétiens, en deux tomes. Il résume ici l'essentiel du mouvement, dans un texte un peu allusif mais néanmoins suggestif (il est rare que quelqu'un ose une histoire du mariage en si peu de pages !).

Annexe 4 : article de G. Mathon, «Histoire du mariage sacramentel»

Après votre lecture :

- Y a-t-il des choses qui vous surprennent et qui vous donnent à réfléchir, dans les faits rapportés ?
- Pourriez-vous noter quelques-unes des grandes questions qui ont occupé l'Église à propos du mariage ?
- Prenons un peu de recul : quels sont l'intention et les présupposés de l'auteur de l'article ? Qu'en pensez-vous ?

2. Le mariage, une doctrine

Mais le mariage, ça n'est pas qu'une histoire, aussi riche soit-elle. C'est également une doctrine, c'est-à-dire un ensemble d'affirmations qui s'enracinent à la fois dans l'Écriture et dans la Tradition et qui constituent, pour aujourd'hui, une sorte de corpus. Certes, des aspects de cette doctrine évoluent dans le temps comme on l'a vu plus haut. Mais à une époque

donnée, les points forts de cette doctrine forment en général comme un socle commun aux catholiques, une sorte de vision commune du mariage qui joue aussi bien à titre personnel que dans la pastorale (par exemple la préparation au mariage). Il serait vain et fastidieux de penser tout dire en introduction. Néanmoins, je vous invite à prendre connaissance des quelques pages qui suivent.

Elles sont extraites de La foi de l'Église. Catéchisme pour adultes publié par la conférence épiscopale allemande, Turnhout, Brepols / Cerf / Le centurion, 1987 (1985), 446 p. L'ouvrage - un catéchisme, donc - entend présenter l'essentiel de la foi chrétienne, sans négliger toutefois des questions plus techniques (ce sont les paragraphes en petits caractères). Dans la lignée du Catéchisme de l'Église catholique de 1992, il s'agit ici d'un ouvrage de référence extrêmement bien fait qui vous donne «les bases».

Annexe 5 : texte extrait de La foi de l'Église, p. 373-382.

Après votre lecture :

- Comment le mariage est-il présenté dans l'ensemble du dessein divin (Création Rédemption) ? D'après vous, pourquoi ?
- L'ordre du texte a son importance : comment expliquer que les caractéristiques essentielles du mariage ne soient présentées qu'après l'évocation générale du mariage en lien avec l'Alliance ?
- Y a-t-il des points qui vous posent question et qu'il vous faudrait approfondir ; si oui, lesquels ?

Historicité du sacrement, doctrine contemporaine commune : nous voilà maintenant pourvus d'une base relativement sûre afin d'aller plus loin. Maintenant, nous pouvons faire comme le reste de la Tradition avant nous : penser le sacrement du mariage pour aujourd'hui.

II. L'énigme de la condition sexuée : un regard sur la situation contemporaine

Il importe maintenant de poser sur la situation contemporaine une sorte de diagnostic théologique, sous peine de mener une réflexion «à vide». Du reste, on connaît le tableau général qui consiste en Occident en un brouillage de l'institution et une fragilisation du lien conjugal : dans une société volontiers qualifiée de «post-moderne», s'impose de plus en plus le caractère «liquide» des identités comme des liens (Lyautard, Bauman). Mais il importe d'aller plus loin et - bien que la situation soit évidemment multifactorielle - d'oser proposer une ou plusieurs hypothèses qui permettront de relancer la réflexion théologique concernant le sacrement du mariage. Quel que soit le sujet et tout spécialement concernant le mariage (cf. liminaire, histoire du sacrement), faire de la théologie, c'est réfléchir pour aujourd'hui dans une Tradition vivante.

1. Une hypothèse : notre société contemporaine en mal d'horizon métaphysique concernant la sexualité ?

Et pour commencer, je voudrais souligner cette sorte de malaise que j'appellerai, faute de mieux, un déficit d'horizon métaphysique concernant la condition sexuée. En effet, au-delà d'une certaine vulgate consumériste et hédoniste qui voit dans la différence homme-femme un lieu de possibles réjouissances charnelles et sans grande portée métaphysique, on observe dans notre culture commune une série de paradoxes surprenants. Des antithèses non résolues, des contradictions qui constituent - c'est ici l'hypothèse - autant de signes d'un défaut de sens concernant la sexualité. Or la question sexuelle constitue ici non pas le tout, mais un indice d'une question plus large concernant le sens de la condition sexuée ; une sorte de révélateur. Fondamentalement, on peut se demander si notre société Occidentale n'est pas perdue en ce qui concerne le sens de la condition sexuée. Pourquoi y a-t-il des hommes, pourquoi y a-t-il des femmes, qu'attendre de leur relation ? D'où une tension et des positions antithétiques qui coexistent au sein d'une même culture, signe d'une hésitation fondamentale.

Considérons trois exemples de ces paradoxes que nous appellerons «creux» :

Entre romantisme et technique

Qui dira la prégnance, aujourd'hui encore, d'une vision fortement romantique du lien conjugal ? Ce que je me permettrai d'appeler le «syndrome Walt Disney» : ils se voient, il est beau, elle est belle. Le coup de foudre est total, la passion triomphe après une lutte dramatique mais brève contre la belle-mère / des sorcières / des méchants (cochez la bonne case). Puis ils se marient, vivent heureux et ont beaucoup d'enfants. Chacun a trouvé «sa moitié», selon l'image ancienne du mythe de l'Androgyne que l'on doit à Platon. Le cinéma, les chansons, les magazines, les sites internet pour tous les âges : nous n'échappons guère à cette vision passionnelle du lien conjugal où le sentiment se trouve survalorisé.

Paradoxalement, cette culture romantique voisine sans aucune solution de continuité avec une vision largement répandue et pour ainsi dire technicienne de l'amour. Publicité - donc argent -, culte de l'apparence, recherche du plaisir sexuel se conjuguent souvent pour proposer de la relation homme-femme une vision souvent réduite au plus charnel. Les corps, ces parties de nous dont il faudrait disposer - injonction forte - pour notre plus grand plaisir, à grand renfort de techniques, d'objets, de fantasmes. Sans même aller dans la sphère de la pornographie qui a connu ces dernières années une modification singulière et inquiétante, considérons un instant les magazines ou les sites grand public : des sites «poids lourd» tels que Doctissimo ou Au féminin, par exemple. Ici, concernant le couple, nous avons une juxtaposition typique de thématiques de type relationnel et sentimental et d'approches techniques : positions et pratiques sexuelles, sex-toys, questions de contraception, performances, I.S.T., etc.

Il n'est pas question, ici, de jeter le doute sur l'intérêt d'une saine sexologie et d'opposer de manière simpliste l'amour-sentiment à l'amour-technique. Mais simplement d'observer que les deux voisinent sans aucune transition. Sans que l'on ménage un passage de l'un à l'autre, sans interaction réciproque. Plutôt qu'une dualité, il y aurait là une forme de dualisme inconscient, signe d'un malaise de société.

Entre liberté et contrainte

Les mêmes remarques s'appliquent au binôme contradictoire liberté-contrainte. Car la liberté, en matière de relations amoureuses et sexuelles, est aujourd'hui immense. Elle se vit, se revendique depuis les années de la Révolution sexuelle et ses frontières, aujourd'hui, ont largement débordé la question classique de l'aventure extra-conjugale. Pas besoin de détailler (allez voir les sites sus-mentionnés). Sans vouloir faire un catalogue de ce qu'autrefois on aurait qualifié de perversions, et sans vouloir choquer inutilement le lecteur, il convient de se rendre compte combien le champ des questions posées à la liberté en matière sexuelle est devenu vertigineux pour beaucoup de nos (jeunes) contemporains. Il touche non seulement les pratiques :

- Quelles positions sexuelles tolérer ?
- Mon copain me demande de coucher avec son meilleur ami, que dois-je faire ?
- Échangisme ou pas échangisme
- Couple, trouple, polyamour ?
- Etc... ... Mais il touche aussi à la question de l'identité. On pense bien sûr à la question de la détermination de l'orientation sexuelle, qui devient pour certains une véritable angoisse. On observera ensuite qu'elle se décline dans une variété toujours plus grande : hétérosexuel, homosexuel, bisexuel, transsexuel, pansexuel... jusqu'à vouloir quelques fois refuser toute classification. Tel ce jeune, rencontré récemment, qui se disait «gender fluid» et qui, selon les jours, se faisait appeler «il» ou «elle». On n'accusera pas trop vite une soi-disant «théorie du Gender». On ne rêvera pas non plus d'un âge d'or de la sexualité, où les choses auraient été simples et saines, et, à plusieurs points de vue, on peut se réjouir de la liberté nouvelle et de la créativité qui existent dans le couple contemporain, y compris en matière de sexualité amoureuse. Mais on se bornera ici à constater deux choses concernant la génération des 15 ans et plus :
- D'une part, l'ampleur des choix à poser. Le champ du possible s'est incroyablement étendu (et encore, on ne parle ni progrès de la technique, ni GPA, etc.).
- Mais surtout, le revers de la médaille : autant de choix, autant de lieux où chacun est sommé de prendre position et de se déterminer.

Thérèse Hargot, sexologue et qui a été écoutante dans un grand lycée parisien, souligne avec finesse que la question la plus fréquente chez les jeunes, c'est au fond : «Est-ce normal ?» / «Est-ce que je suis normal(e) ?». À travers ces choix sexuels sans précédents qui se présentent à eux, in fine, la grande angoisse de beaucoup de jeunes consiste à savoir s'ils sont comme il faut, normaux.

Normal, la norme : en fait, il est intéressant de pointer combien cette liberté sans précédent a généré de nouvelles contraintes. En fait, les représentations sociales où se croisent notamment épanouissement personnel, romance et standards de la pornographie ont généré de nouvelles normes que l'homme contemporain intègre, à des degrés variables. On pourrait ici reprendre et transposer au sexe les remarques pertinentes d'Alain Ehrenberg à propos de la fatigue née des nouvelles contraintes sociales. L'individualisme contemporain généralise une norme d'autonomie et de réussite personnelle. En tout domaine, chacun est sommé d'inventer sa vie et de la réussir : relations, sexualité, carrière, etc. Pour Ehrenberg, l'histoire de notre post-modernité serait entre autres celle d'une pathologie de la liberté, d'une hyperresponsabilisation de l'individu... au risque de son épuisement.

La transposition au sexuel est facile : qui pourrait nier qu'on ait massivement intériorisé des standards d'autonomie et de réussite ? Il faut vivre une vie sexuelle libre. Il faut qu'elle soit épanouie mais en même temps il faut aussi «assurer», c'est-à-dire être un partenaire sexuel compétent (qui voudrait être en couple avec quelqu'un qui ne lui donne pas de plaisir ou qui a la migraine tous les soirs ?). Il faut savoir entretenir la fantaisie. Mais à côté de cela, bien sûr, il faut aussi être un père/une mère attentif(ve), faire carrière, trouver sa place dans la société, avoir des amis...

Il faut,

Il faut,

Il faut.

Elles sont nombreuses et elles sont d'autant plus lourdes, ces injonctions qui pèsent sur nos vies sexuelles, qu'elles se présentent le plus souvent cachées. C'est-à-dire sous couvert d'épanouissement. Mais elles sont là, face sombre de la liberté nouvelle.

Nouvelles normes : c'est au point que Maïa Mazaurette, chroniqueuse de sexologie au journal Le Monde (donc a-priori peu susceptible de complaisances morales réactionnaires), signait en 2016 une chronique assez réjouissante dans laquelle elle plaidait pour le droit à une sexualité classique, voire quelques fois un brin ennuyeuse.

Si vous souhaitez lire cette chronique, voici le lien : <https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2016/09/04/eloge-de-la-sexualite-ennuyeuse-4992226-4497916.html>

Ce qu'elle appelle malicieusement une «sexualité vanille», par référence au parfum des glaces à la vanille : le plus courant, le moins exotique aujourd'hui, le moins risqué. Dans son ouvrage absolument remarquable et iconoclaste vis-à-vis de cette nouvelle «bienpensance» sexuelle, le journaliste et essayiste Jean-Claude Guillebaud explorait une veine similaire mais largement plus documentée. Pour catégoriser en partie ces nouveaux standards, il allait alors jusqu'à parler de «corvée de plaisir».

Entre légèreté et gravité

Troisième couple antithétique et désarticulé, troisième témoignage d'une sensibilité contemporaine en mal de sens : la légèreté et la gravité. Nous irons un peu plus vite, puisque le lecteur peut ici se rapporter au magnifique petit livre de Xavier Lacroix, *Le corps de l'esprit* : dans son chapitre intitulé «la chair incertaine». L'auteur y montre combien les représentations contemporaines hésitent entre deux conceptions de la sexualité : sa gravité ou sa légèreté.

Sa légèreté, ce serait ce que nous évoquions plus haut : la vision d'une sexualité exclusivement joyeuse, innocente, bienfaisante, ludique, voluptueuse... Royaume volontiers référé à l'Éros antique, avant que le judéo-christianisme et sa prétendue sévérité ne viennent l'empoisonner et inverser la joie pure en pudibonderie. Aujourd'hui, très largement déconnectée des perspectives anciennes qu'étaient la procréation, l'institution et le sacré, la sexualité n'apparaît plus à beaucoup que comme un lieu récréatif. Une saine distraction qui n'entraîne pas nécessairement d'incidence majeure ni de résonance métaphysique (cf. par

exemple la thématique du «sexfriend») : «Nous sommes pour un sexe rigolo, un sexe qui soit un moyen de communication sympa, un peu comme la bouffe», écrivait Xavier Lacroix en citant une productrice de télévision.

Pour autant, le retour de balancier peut être rapide. Qu'on évoque seulement la question des maladies sexuellement transmissibles : d'un coup - et sans solution de continuité ni articulation véritable -, la légèreté tourne à la gravité. Le ton se fait pressant, et la société tout entière de braquer les projecteurs sur une sexualité alors pourvoyeuse de toutes les peurs et de tous les risques. De ce point de vue, le christianisme n'a pas le monopole de la dramatisation.

Encore une fois, il ne s'agit pas de juger la société contemporaine du haut d'une supposée supériorité. Il faudrait développer le propos pour montrer aussi combien cette culture apporte de bienfaits, par exemple dans une certaine légèreté retrouvée concernant le sexe. Et combien les chrétiens eux-mêmes ont à développer - en chrétiens - un art d'aimer qui inclue nécessairement cette joyeuse liberté, notamment un authentique érotisme conjugal.... Mais là n'est pas notre propos.

Bref ! À travers ces trois exemples, ces trois couples antithétiques en tension, nous postulons que c'est l'incertitude concernant le sens de la sexualité tout entière qui s'exprime. Et que, derrière l'immense tapage sexuel qui caractérise notre Occident exhibitionniste (et voyeuriste), règne un grand vide.

Faisons maintenant un pas supplémentaire, considérant le caractère énigmatique de la sexualité en soi et donc quelques-unes des multiples manières de lui donner un sens.

2. La sexualité comme question toujours posée

Par le passé, quelques exemples d'élaboration du sens de la sexualité

Il nous semble important de commencer par relever - même brièvement - que notre société Occidentale contemporaine n'a pas le monopole des questions concernant la sexualité. Certes, on pourrait débattre de la manière nouvelle dont elles se posent. Mais il est intéressant de noter que la sexualité semble avoir généré, dans l'histoire humaine, des hypothèses multiples. Et que ce mouvement de questionnement n'est pas terminé : tant pis pour les tenants d'une signification évidente et naturelle de la sexualité. Sans prétendre ici à l'exhaustivité, on peut relever quelques-unes des grandes tentatives historiques de l'humanité de répondre à la question du sens de la condition sexuée.

Le caractère sacré

Une des plus anciennes, sinon la plus ancienne des élaborations de sens tournerait autour de la dimension du sacré. Sans nous aventurer dans la question complexe de la définition du sacré, il y a là une dimension archaïque très intéressante qui a relié la sexualité humaine aux puissances cosmiques qui mènent le monde. Cultes phalliques, cultes de fécondité, prostitution sacrée, célébration des hiérogamies où Ciel et Terre s'unissent comme en Mésopotamie, orgies... de bien des manières, l'être humain a symbolisé et mis en scène la sexualité comme force divine, sacrée donc à la fois bonne et mauvaise. Comme l'immersion

dans une sorte de courant qui le dépasse et qui l'associe en bien ou en mal - au grands êtres surnaturels, l'entraînant dans les grands cycles de la mort et de la vie.

C'est par exemple le fameux veau d'or de l'Ancien Testament, qui était sans doute un taureau, signe évident de la force de la vie et de son caractère aussi bien fascinant qu'effrayant. C'est aussi, sans doute, une des origines de certaines considérations du Lévitique sur la sexualité, notamment son association avec l'impureté rituelle.

Nous sommes évidemment bien loin de la perspective contemporaine qui assigne à la sexualité une fonction avant tout amoureuse, en tout cas relationnelle... mais on mesure mal, sans doute, à quel point la sexualité a longtemps été un objet mystérieux. Qu'on se rappelle, par exemple, que les mécanismes de la reproduction humaine - qui sont aujourd'hui une évidence pour la plupart de nos collégiens - sont restés pendant des millénaires quelque chose d'opaque à la pensée ; une énigme que ne venait éclairer aucun rayon de la rationalité scientifique qui nous est aujourd'hui si chère. Ce n'est qu'en 1678 que le scientifique néerlandais Antoni van Leeuwenhoek annonça la découverte des spermatozoïdes humains. Et encore prétendait-il y voir - selon la théorie de la préformation - non pas les cellules reproductives que nous connaissons, mais de minuscules êtres humains entièrement formés. Donc, ce qui peut nous sembler aujourd'hui aberrant dans la sexualité sacrée s'explique en bonne partie par cette épaisse obscurité que la science n'avait pas encore dissipée.

Ceci étant, faut-il évacuer résolument toute dimension sacrée de la sexualité ? On sait que la Bible a combattu cette sacralisation... le chrétien doit-il pour autant en déduire comme Ricoeur que la Révélation aurait aboli toute perspective sacrée de la sexualité et qu'on assisterait à une conversion de celle-ci en éthique ? Au vu des enjeux anthropologiques et de la richesse de la Tradition chrétienne sur ce sujet, la question mérite de rester ouverte.

La perspective procréative et institutionnelle

La perspective éthique prenant le relais de la sacralité, on verra ensuite la sexualité être comprise en termes de reproduction et de permanence de la société : société conjugale, société humaine, peu importe. On pense ici aux élaborations de la Grèce et de la Rome Antique qui, à côté d'une fonction plus érotique et relationnelle de la sexualité (pédérastie, homosexualité, concubines), en affirmaient massivement la fonction institutionnelle. Donner naissance à des enfants légitimes, renforcer la lignée familiale et la puissance de la cité ou de l'Empire : autant de considérations qui primaient sur le reste. Au point d'en arriver, bien souvent, à des normes qui nous apparaissent aujourd'hui d'une cruauté insoutenable... qu'on pense par exemple au devoir moral qui incombait aux matrones (femmes mariées) violées : le suicide. Devant le risque de brouillage de la lignée, la morale se faisait ici impérative, bien loin des questions de sentiment amoureux qui n'avaient pas leur place dans le mariage. On peut encore songer à la morale sexuelle romaine qui, à côté de ces considérations de lignage, s'est soucié, au fond, d'inscrire dans la chair la pesante hiérarchie sociale. Le problème n'était pas lié aux sentiments, mais à la figuration charnelle des préséances dans une société profondément inégalitaire et esclavagiste où, comme le dit bien J-C. Guillebaud, «Le fort pénètre le faible» (femme, homme esclave, enfant, etc.).

Critères différents des nôtres et qui nous heurtent aujourd'hui (mais on pourrait se demander si la situation contemporaine est bien meilleure du point de vue, par exemple, de l'exploitation

sexuelle des faibles...), traduisant au fond une perspective avant tout institutionnelle et procréative.

La sexualité, une condition ambivalente : l'expérience contemporaine

Il est toujours difficile de prendre assez de recul pour pouvoir caractériser sa propre époque. Et pour beaucoup, la condition sexuée n'est pas un lieu d'interrogation. Ou bien que ce soit un donné ressenti comme relativement évident : de nombreuses personnes pourtant engagées dans une union et/ou dans une vie familiale vivent de manière pragmatique, sans philosopher outre-mesure... sans compter que la vie est déjà complexe et l'existence quotidienne absorbe une part importante des énergies : se lever le matin, préparer les enfants, aller travailler, rentrer, dîner... Ou bien que les débats contemporains (questions de genre) et les progrès de la technique appliquée à la reproduction humaine n'aient pas entamé, pour d'autres, leur vision de la condition sexuée comme une sorte d'évidence que la procréation vient justifier, ainsi que l'attraction mutuelle des sexes. Il faut bien avouer - et heureusement, d'une certaine manière - que la grande majorité de l'humanité vit la condition sexuée sans s'interroger outre-mesure sur ses fondements et sur sa signification ultime. Dont acte.

Néanmoins, et malgré toutes les limites du genre, une tentative d'évaluation portant sur les manières contemporaines de vivre ou de concevoir la sexualité se révèle indispensable à qui veut penser pour aujourd'hui. De manière synthétique, il nous semble possible de caractériser la perception contemporaine de la sexualité comme partielle et ambivalente :

- Partielle : sauf peut-être dans certaines religions (et cela serait à discuter), il ne semble plus y avoir de grand récit ou de discours totalisant qui prétendrait aujourd'hui livrer le sens total de la sexualité.
- Ambivalente : la sexualité - et par elle la condition sexuée - est ressentie autant comme une chance que comme une difficulté.

Développons un peu le propos lié à l'ambivalence, qui vise ici à illustrer le caractère toujours énigmatique de la sexualité et à l'ouvrir, par la suite, sur l'interprétation chrétienne.

La sexualité comme merveille

Avant toute chose et sous peine de verser dans un pessimisme en partie artificiel, il nous semble important d'oser l'hypothèse que le pressentiment du caractère foncièrement positif de la sexualité reste accessible au plus grand nombre et que la condition sexuée ne constitue pas nécessairement et avant tout une source de difficultés. Les points à relever seraient nombreux... en Occident, plusieurs viennent spontanément à l'esprit :

L'attrait puissant qu'exerce la romance, encore majoritairement assimilée à la rencontre amoureuse d'un homme et d'une femme. Depuis la généralisation du mariage d'amour au XVIII^e siècle, c'est ici la fonction relationnelle de la sexualité qui joue à plein et qui, par exemple, se met en scène dans les noces. Comme l'écrit le moraliste Philippe Bordeyne :

La fête du mariage donne accès de manière intuitive et collective à la différence comme à la ressemblance des sexes, des générations et des fratries, ainsi qu'au labeur collectif consistant à les rendre plus humanisantes. Les noces accentuent la visibilité de la différence des sexes,

entre les mariés bien sûr, mais aussi chez tous ceux qui se sont faits beaux, des plus jeunes aux plus âgés. Dans une société où le vêtement est de plus en plus unisexe, le jour du mariage fait ressortir les différences. Les formes féminines et masculines sont soulignées [...]. Par anticipation ou par prolongation au-delà de l'âge nubile, chacun porte les attributs de son sexe, tels qu'ils sont construits socialement et culturellement [...]. Ces jours-là, on oublie les querelles et les luttes de pouvoir entre les sexes. On s'abandonne sans arrière-pensée au bonheur de la différence sexuelle [...].

Ou bien également la joie de la rencontre érotique. Portés par la fin de la pudibonderie du XIXe et soutenus encore (pour combien de temps ?) par une anthropologie attentive au charnel, les hommes et les femmes de notre XXIe siècle savent bien que la condition sexuelle est source de volupté. Que les actes par lesquels les amants se caressent et s'enlacent peuvent être source d'une joie profonde, au-delà même du seul plaisir physique. Les récits et les œuvres d'art ne manquent pas, tels ces poèmes de René Char, qui témoignent et donnent envie de vivre une vie sexuelle riche parce qu'ouverte à cette légèreté revivifiante du plaisir partagé. Quelles que soient les dérives hédonistes ou perverses dont notre époque témoigne aussi (et qui font quelques fois de l'orgasme une quête bien éprouvante), il y a là une indéniable perception de la chance de la différence sexuelle. Inutile de s'étendre davantage sur le sujet (si j'ose le jeu de mots).

Songeons enfin aux joies de l'enfantement : sauf circonstances dramatiques ou difficultés particulières, la naissance d'un enfant se vit et se faire savoir comme une joie. Il n'est qu'à voir, là encore, les rituels profanes qui sont mis en place : faire-part, visites, cadeaux. Et à l'inverse, la douleur des couples qui ne peuvent avoir d'enfants souligne en creux le bonheur escompté d'une naissance.

Pour autant, on ne peut ignorer d'autres aspects du vécu Occidental contemporain qui pèsent sur la sexualité et qu'on pourrait caractériser ainsi : la condition sexuée, une épreuve.

La sexualité comme éprouvante

Nous sommes ici sur une seconde ligne, plutôt pessimiste, mais qui rejoint elle aussi l'expérience humaine commune. Plusieurs axes d'exposition seraient possibles, évoquons simplement un triple champ : individuel, relationnel et social.

Au plan individuel, la problématique identitaire n'est pas sans causer des angoisses nombreuses, nous l'avons déjà partiellement évoqué. Ici, nous nous trouvons face aux complexités psychiques du cheminement vers une identité sexuée, rendue plus complexe dans notre société post-moderne. Il faut non seulement entrer dans une identité sexuée, c'est-à-dire qui renonce à la totalité (n'être qu'un homme, qu'une femme) et accepte que le choix et la limitation fassent partie d'une vie authentiquement humaine. Mais il faut en outre affronter les angoisses qui peuvent surgir à l'heure d'assumer une orientation sexuelle : «Qui suis-je, en tant qu'être sexué ?». Bien sûr, une diffusion sociale grandissante des idées liées à la fluidité du genre ou à l'équivalence de l'homosexualité et de l'hétérosexualité ne sont pas sans influencer sur ces processus, par ce qu'il faut bien qualifier avec Xavier Lacroix d'une certaine «dérive constructiviste» (l'idée que la sexualité serait plus choisie que reçue). Notons également que l'effacement progressif des évidences quant au masculin et au féminin contribue à l'accroissement des incertitudes et des angoisses, entraînant différents mouvements de

réaction : qu'on pense aux mouvements dit virilistes, par exemple, par lesquels les hommes (virili) cherchent puis affirment une identité virile marquée.

Dans le champ de la relation entre les sexes, il n'y a pas besoin d'une longue étude pour constater et pour expérimenter, malheureusement, les difficultés et les pesanteurs de la différence sexuelle. Qu'on pense aux affaires de harcèlement sexuel qui ont commencé à se voir médiatisées avec l'affaire Weinstein, en 2017 ; aux situations de domination des femmes par des hommes, depuis les violences conjugales trop banales jusqu'à l'exploitation sexuelle pure et simple ; au viol et même à son utilisation sordide comme arme de guerre ; ou tout simplement aux difficultés pour les femmes et pour les hommes de vivre ensemble au vu de leurs différences. Un historien comme Michel Ruche estime même, pour sa part, que le pessimisme du regard porté sur la relation entre les sexes augmenterait avec la modernité. En effet, celle-ci serait en train de congédier le patriarcat (lui-même venant à la suite du matriarcat), mais resterait en quelque sorte «au milieu du gué» culturel : refusant de revenir au patriarcat, mais incapable encore d'accéder tout à fait à une relation équilibrée et respectueuse entre les sexes. D'où une situation actuelle particulièrement instable et inconfortable, qui fait dire à une philosophe comme Luce Irigaray que la différence des sexes serait au fond la grande, la seule chose à penser pour notre époque. Entre durcissement (conflit ou affirmation sans nuances, homophobie) ou déni (le modèle androgyne) des différences entre les sexes, notre société se trouve face à un tournant difficile à négocier, d'autant qu'un épais silence métaphysique entoure ces questions. Sans aller jusqu'à ces remises en cause profondes, on notera combien la réalité du couple constitue une réalité complexe et souvent pesante, où l'Éros paye un lourd tribut aux charges parentales et sociales. Désir à l'épreuve du temps et de la fatigue, tension entre fidélité et lassitude, entre unité du couple et épanouissement personnel... L'autre, décidément, est autre : avant d'être une richesse, c'est aussi un poids, voire une souffrance. On ne s'étonnera pas, dans ce contexte, d'assister par exemple à l'émergence de mouvements comme le no-sex dans lequel des individus de plus en plus nombreux renoncent - pas forcément de manière volontaire - à tout exercice de la sexualité.

Quant au champ social, il offre lui aussi de multiples occasions de s'interroger ou de ressentir douloureusement la condition sexuée. Augmentation du célibat non choisi, hésitations à s'engager, taux élevé de séparations et de divorces, souffrances familiales, paupérisation des familles monoparentales (des femmes, essentiellement)...

Bref ! Inutile de développer plus avant les considérations contemporaines : elles rejoignent ici les observations historiques qui voyaient dans la sexualité un domaine merveilleux ou terrible, mais toujours énigmatique. Parallèlement aux progrès techniques et scientifiques, la condition sexuée humaine se présente aujourd'hui encore comme une «énigme», pour reprendre le mot de Ricoeur déjà cité. Une réalité qui ne parle pas d'elle-même et sur laquelle il faudra bien poser une interprétation humaine et humanisante.

Comment aller plus loin ? Le chrétien a-t-il, ici, quelque Révélation particulière ? Assurément, bien que l'Écriture ne constitue peut-être pas la source de clarté immédiate que l'on attendrait.

La sexualité comme réalité ambivalente : le témoignage biblique

En effet, la Bible déjoue ici nos idées et nos attentes préconçues. Ni glorification béate de la condition sexuée, ni condamnation a priori, les auteurs sacrés nous plongent en fait dans la

complexité de la sexualité humaine sur laquelle ils portent un regard averti, tout en nuances. Mais parce qu'un exemple vaut mieux que de longs discours, envisageons tout de suite une page fameuse entre toutes : la présentation d'Ève à Adam, en Gn. 2, 18-25.

Travail personnel n. 1

Afin que vous puissiez vous approprier vraiment le cours, je vous propose maintenant de faire un exercice, le premier d'une courte série. Prévoyez une ou deux heures de travail.

1. Lisez le texte de Gn. 2, 18-25
 - Notez vos impressions en une phrase, puis relisez le texte
 - Repérez le contexte, les mots-clef. Lisez les notes de bas de page et les éventuelles références parallèles
 - Demandez-vous ce que ce texte veut dire à propos de la condition sexuée, à travers cette rencontre/présentation de l'homme et de la femme
2. Puis allez lire un extrait du livre de A. Wénin (fourni en pièce jointe), D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1, 1-12, 4, Paris, Cerf, «Lire la Bible» 148, 2007, p. 70-86.
 - Que dit A. Wénin de ce récit de Gn. 2 ?
 - Y a-t-il des choses qui vous surprennent, pourquoi ?
 - D'après vous, cette compréhension des choses peut-elle venir compléter la vision très positive que l'on découvre à la première lecture de Gn. 2 (et à laquelle on se limite, généralement) ?

Vous venez sans doute de découvrir, guidés par un exégète (belge) de grand talent, combien le récit biblique de la rencontre d'Adam et d'Ève est un texte écrit tout en finesse. Un texte qui ose, dans le même temps, se faire à la fois l'écho de la très belle joie de la rencontre sexuée en même temps que l'annonciateur discret des drames à venir. Une page biblique qui, de manière exemplaire, doit nous garder de toute tentation de réduire l'Écriture à un avis tranché, pour ou contre la sexualité par exemple... La simplification, une tentation qui nous tient tous... Au contraire, on peut voir dans les textes de l'Écriture, écrits à des époques différentes, des courants différents. À la suite d'Éric Fuchs, relevons notamment une optique plutôt pessimiste et une autre plutôt optimiste.

Le pessimisme biblique concernant la sexualité

Nous n'avons pas pour but de faire ici une enquête exhaustive (le lecteur pourra se référer à l'excellent et indémodable livre d'E. Fuchs, cité supra), mais de pointer combien la Bible est parcourue de textes qui décrivent la sexualité comme ambiguë et redoutable.

C'est la thématique de la sexualité comme porte ouverte sur le chaos, dans les textes sacerdotaux de Lv. 15 et 18. Le contexte large de Lv. 11 et suivants situe ces textes sur la sexualité dans la question plus large du pur et de l'impur. Deux notions qui ne sont pas d'abord morales, mais ontologiques et par la suite culturelles : sont pures les choses qui correspondent à l'ordre voulu par Dieu. D'où l'impureté, par exemple, d'animaux bizarres tels que les

poissons sans écailles (anguilles) ou les oiseaux qui ne volent pas ! À l'époque, ils sont perçus comme hybrides, mal définis et doivent donc être évités. Ce contexte et cette clef de lecture éclairent ici une série d'interdits sexuels liés à l'accouchement, à «l'écoulement des organes» (Lv. 15, 1 ss.), aux relations sexuelles, à l'homosexualité, la bestialité, l'inceste : pas d'abord des situations condamnées par la morale, mais vues comme dangereuses, abolissant les limites, donc à encadrer par des interdits ou à proscrire. Ainsi apparaît assez nettement, dans ces couches rédactionnelles anciennes, la perception d'une sexualité dangereuse.

Pensons aussi à des textes, plus volontiers éthiques ou théologiques, qui pointent combien la sexualité peut être source de débordements et d'égarements :

- Par exemple le cas de Salomon et de ses trop nombreuses femmes qui l'entraînent à l'idolâtrie : I R. 11, 1-13.
- Ou encore le récit absolument glaçant de Jg. 19-21 qui se fait ici le sommet de récits bibliques pointant les liens entre sexualité et violence : Dina déshonorée par Sichem puis les représailles de ses frères, Ammon fils de David violant sa demi-sœur Dina, les filles de Lot, etc... Pour revenir au récit de Jg. 19-21 (à lire !), on voit comment la transgression de grandes lois humaines - et tout spécialement de lois liées à la sexualité (hétérosexualité, respect de la femme du prochain, respect de la femme) - amènent à un déchaînement inouï de violence : 25000 morts, dit le texte.
- Ou même les prescriptions morales de toute l'Écriture touchant à la sexualité (Decalogue, prophètes, St Paul...), basées sur le constat que toute relation homme-femme peut se pervertir.

Sans aller à de telles extrémités, qu'ils sont fréquents les textes bibliques qui disent le fardeau des impératifs sociaux pesant sur la sexualité. Ici, c'est toute une ligne biblique qui prend son parti du poids de l'institution et de la domination de l'homme sur la femme (société patriarcale !) :

- Triste constat de Gn. 3 qui constate la douleur de l'accouchement et la domination masculine
- Lois d'autorisation de la polygamie et du renvoi / remplacement d'une épouse stérile
- Considérations du rapport sexué presque uniquement sous l'angle de la procréation, c'est-à-dire de la continuité des générations. Cf. les interminables généalogies familiales et cette impression, qu'au fond, la question de l'attachement des conjoints se trouve comme lestée d'un poids insurmontable à une époque où, faut-il le rappeler, la mort n'était jamais bien loin. On pense ici à l'histoire, bien triste, de l'amour de Jacob pour Rachel qui se transformera en une rivalité furieuse entre les deux sœurs - ses deux femmes - pour savoir laquelle des deux lui donnera le plus d'enfants (Gn. 29-30). Jusqu'à cette exclamation pathétique de Rachel : «Fais-moi aussi avoir des enfants [comme Léa], ou je meurs !» (Gn. 30, 1).

Tout n'est pas dit, pourtant, de la sexualité humaine : paradoxalement, la Bible recèle également des textes témoins d'une vision positive de la sexualité humaine.

L'optimiste biblique concernant la sexualité

De même que toute la création a été placée par le Créateur sous le signe de la différence en vue de la communion (Gn. 1, par exemple ; ou bien le magnifique Ps. 104 qui chante la

louange de Dieu via la merveilleuse diversité ordonnée de sa Création), de même certains textes interprètent-ils la sexualité comme une différenciation bienfaisante. Ici encore, pointons synthétiquement quelques éléments caractéristiques de ce courant biblique volontiers optimiste.

La sexualité comme source de plaisir et de joie (la joie étant ici comme la face intérieure du plaisir, riche de toutes les harmoniques du psychisme humain). Osons relire le magnifique poème érotique que constitue le Cantique des Cantiques, placé au milieu de nos Bibles. Avant qu'il soit interprété - et récupéré - par la mystique pour dire l'union de l'âme à Dieu, il y a là des pages sans pudibonderie qui chantent l'amour le plus charnel : la beauté du visage de la bien-aimée, de son ventre, de ses seins, etc. (Ct. 1, 15 s. 4,9 s. et 7,2 s. pour quelques passages parmi les plus «chauds»). Sans perspective de procréation (ni même institutionnelle : on ne parle pas de mariage !), sans domination de l'un sur l'autre, ce texte vient littéralement faire pièce à Gn. 3 et à l'annonce du destin douloureux d'Ève et de toute femme. Comme un renversement quasi-miraculeux, une fenêtre restée ouverte sur la sexualité d'avant la chute. Ici comme au moment du cri émerveillé d'Adam ou dans d'autres textes, c'est une célébration de la sexualité où le «une seule chair» dit l'union joyeuse des corps.

La sexualité comme lieu de fécondité (au sens de fertilité). La Bible, comme tout l'Orient Ancien ou comme certaines civilisations aujourd'hui encore, n'a de cesse de dire combien la venue au monde d'un enfant constitue une bénédiction. Et le psalmiste de chanter, par exemple, «Nos fils, comme des plants bienvenus dès leur jeune âge, et nos filles comme des colonnes, sculptées pour un palais» (Ps. 144, 12). Pas besoin d'insister sur cette dimension biblique évidente.

L'attachement réciproque de l'homme et de la femme. Il faudrait revenir ici sur Gn. 2, bien sûr, et l'évocation de la femme comme «aide» de l'homme : le mot hébreu ici employé dit le secours dans un péril mortel. Il faudrait surtout prendre le temps de parcourir la figure de ces couples bibliques dont on loue, de manière absolument inouïe dans la civilisation conjugale de l'époque, le lien mutuel et même une certaine affection, même si tout patriarcat ne peut être écarté et si les mentions en sont parfois fugaces : Abraham et Sarah, Jacob et Rachel, Tobie et Sarah, Osée et Gomer, etc. À ces couples au sens de conjoints, il faudrait ajouter aussi d'autres couples non conjugaux, mais riches d'une belle vision de l'appui réciproque et du lien positif de l'homme et de la femme : Salomon et la reine de Saba, Élie et la veuve de Sarepta, parmi d'autres.

Enfin, impossible de terminer cet inventaire sans mentionner la dimension spirituelle de cet éloge biblique de la condition sexuée. Nous touchons ici à l'aspect mystérieux (au sens du mystère, cet indicible qui touche à Dieu : cf. Eph. 5) de la sexuation, évoqué dès Gn. 1, 27 : «Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa». Peut-on avancer l'idée que cette différence proprement sexuelle (l'appellation de homme/femme (Ish/ishah) arrivera plus tard dans le texte) ne soit pas étrangère à l'idée d'image de Dieu ? Déjà certains rabbins du Talmud, en jouant allégoriquement avec l'alphabet hébreu, ont pu faire remarquer avec finesse que les deux lettres qui différencient «homme» et «femme» (Ish/Ishah) étaient les deux premières lettres du Nom de Dieu. Cette affirmation osée que la sexuation pourrait bien appartenir à l'image de Dieu - pourtant non sexué -, le pape Jean-Paul II l'a soutenue et abondamment développée dans sa fameuse théologie du corps. Citons un passage à titre d'illustration de cette dimension spirituelle de la condition sexuée :

L'homme est devenu image et ressemblance de Dieu non seulement par sa propre humanité, mais aussi par la communion des personnes que l'homme et la femme forment dès le début. L'image a pour fonction de refléter le modèle, de reproduire son propre prototype. L'homme devient image de Dieu moins au moment de la solitude qu'au moment de la communion ; en effet «dès l'origine» il est non seulement une image qui reflète la solitude d'une personne qui régit le monde, mais aussi et essentiellement image d'une insondable communion divine de Personnes (...). Ce point est capital, car nous avons trop tendance à croire spontanément que l'homme est image de Dieu en ce qu'il est doté d'un «esprit», d'une âme spirituelle qui le rend semblable à Dieu qui, Lui, est pur esprit. En réalité l'homme et la femme sont surtout image de Dieu en tant que personnes appelées à la communion.

La condition sexuée comme partie intégrante de l'image de Dieu... il faut connaître l'histoire de l'Église et les réticences vis-à-vis du sexe pour mesurer l'audace d'une telle interprétation. En tout cas le texte biblique de Gn. 1 - et quelques autres, peut-être, dont Eph. 5 - nous invite sans doute à dépasser une vision erronée de la spiritualité chrétienne et de la vie nouvelle comme asexuées (Gal. 3, 28 : «[Dans le Christ] il n'y a plus l'homme ni la femme»). Au contraire l'insaisissable mais profonde différence des sexes, interprétée comme un appel au don réciproque et comme un lieu d'humanisation et de fécondité, inviterait plutôt à y voir le signe du Mystère de Dieu. Bien sûr le sacrement de mariage jouera aussi, mais pas exclusivement, sur ce niveau spirituel.

L'énigme de la condition sexuée : conclusion

Ainsi, pour les chrétiens comme pour tous les autres hommes, la condition sexuée se présente dans une certaine obscurité. Elle fait partie de ce «réel voilé», comme dit Christoph Theobald, qui caractérise toute la création et qui constitue comme le soubassement paradoxal de la Révélation. Bien sûr, des éléments de sens émergent dans certains pans de la culture et dans la Bible. Des intuitions, des rêves, voire de véritables aperçus - fugaces mais réels - de la dignité de la condition sexuée. Mais pas assez, ni d'un côté ni de l'autre, pour qu'on puisse déclarer la sexualité évidente ou bien au contraire totalement hermétique. La condition sexuée ? Une énigme !

Pour autant, ces bribes de sens qui se donnent à voir au milieu de l'obscurité ne laissent pas l'esprit tranquille. Elles imposent à la pensée d'aller plus loin, d'explorer plus avant ce qui ne constitue pas tant un donné tout fait, une évidence physiologique, qu'une interpellation. Comment, en chrétiens, penser cette condition sexuée ? Comment passer, au fond, de la figure de l'énigme (qui sous-entend un mystère fini, que la pensée perspicace pourrait percer à jour) à celle du Mystère (richesse sans fond d'un objet tellement lié au Mystère de Dieu qu'on ne le connaîtra jamais à fond) ? C'est là qu'intervient la réflexion proprement sacramentelle, qui sera pour nous l'occasion d'un double cheminement :

- Découvrir ce que l'Église dit de la condition sexuée lorsqu'elle reçoit le consentement des époux dans le sacrement de mariage. Quelle espérance annonce-t-elle, comment interprète-t-elle l'énigme conjugale pour l'approfondir en Mystère («III. De l'énigme au Mystère : le sacrement de mariage comme annonce d'une espérance») ?
- Approfondir la promesse d'une grâce proprement sacramentelle. En d'autres termes : si le sacrement de mariage dit quelque chose de la vision chrétienne de la sexualité, il entend aussi soutenir cette condition sexuée selon ses modalités propres. Le sacrement

de mariage agit, au cœur de l'ambiguïté conjugale, mais dans quel sens («IV. Une espérance au jour-le-jour : le sacrement de mariage comme ressource») ?

III. De l'énigme au Mystère : le sacrement de mariage comme annonce d'une espérance

Au vu des analyses qui précèdent, on pourrait bien se demander si l'énigme de la sexualité comporte une échappée possible, c'est-à-dire issue, de l'ordre de l'espérance. À vues humaines comme après avoir examiné le témoignage mitigé de l'Écriture, on pourrait en douter. Pour autant, nous ne sommes pas condamnés à rester perplexes, comme paralysés entre les deux courants contradictoires que nous avons mis à jour. Pourtant l'Église, en continuant de recevoir le consentement des conjoints, manifeste clairement une espérance pour le couple humain, donc pour la sexualité. Cet acte d'espérance peut servir de guide pour relire la Tradition biblique elle-même et en révéler les germes d'espérance.

1. La Bible, invitation à l'espérance

Écartons tout de suite deux manières - à notre avis erronées - de vouloir coordonner le constat selon lequel la Bible recèle en son sein deux visions opposées de la condition sexuée.

- La disparition de l'un des deux pôles. Selon la sensibilité du lecteur, on aura tendance à oublier les pages bibliques traitant des misères de la condition sexuée ou de ses grandeurs. Idéalisation dans un premier cas, pessimisme dans l'autre. Cette tentation est forte, elle n'a pas toujours été évitée dans l'histoire de l'Église, mais elle n'est pas tenable, ni satisfaisante. Le réel déborde et dément de telles simplifications.
- La vision évolutive qui, dans une mise en perspective diachronique des textes (des plus anciens aux plus récents), verrait une lente montée du pessimisme vers une vision optimiste de la condition sexuée. Ce fut, en son temps, la vision du P. Grelot, auteur d'un petit ouvrage par ailleurs remarquable. Assez séduisante, cette thèse comporte des éléments de vérité mais achoppe, nous semble-t-il, sur les progrès de la chronologie biblique qui voit maintenant dans certains textes plus anciens (Osée, Ct des Ct.) des traits d'optimisme démentis par certaines relectures plus tardives. Le réel, décidément, est plus fait de va-et-vient que de progrès linéaire, même s'il faut reconnaître que certains moments du texte biblique pratiquent eux aussi une relecture simplificatrice.

Plus féconde, nous semble-t-il, l'hypothèse qui consiste à partir de ce choc entre visions contradictoires pour regarder le couple en tant que réalité dramatique. C'est-à-dire pour voir la sexualité humaine comme tendue vers un salut. Il s'agit là, bien sûr, d'une interprétation théologique du donné biblique. Elle peut se discuter ; néanmoins elle possède plusieurs avantages : ne pas réduire la complexité de l'Écriture ; éviter le schéma trop simple d'un progrès biblique linéaire ; proposer une dynamique issue de la tension entre courant optimiste et pessimiste. Selon cette idée, on peut voir dans les strates plutôt pessimistes ou attentives aux lourdeurs de la condition sexuée autant de témoignages rendus à une humanité non seulement inaccomplie, mais encore blessée. Quant aux visions plus positives, on peut y voir non seulement une affirmation de la bonté de la création qui ne disparaît jamais totalement,

mais encore une évocation de la condition sexuée lorsqu'elle se laisse toucher et guérir par la Grâce.

Un couple prototype, de ce point de vue, nous est fourni par Tobie et Sarra.

Travail personnel n. 2

Allez lire le court - mais splendide - livre de Tobie (une douzaine de pages). À défaut, lisez Tb. 3, 7-8, 21. Si besoin, dans votre Bible d'étude (Bible de Jérusalem, TOB, Nouvelle Bible Segond), lisez l'introduction et quelques notes de bas de page pour situer un peu le récit. Puis regardez de plus près :

- Le mouvement du texte et sa signification symbolique concernant la condition sexuée, son lien à la mort et à la vie.
- La place des interventions divines pour l'heureux aboutissement du couple Tobie-Sarra.
- Le retournement que constitue la prière des jeunes époux (Tb. 8, 5 ss.) par rapport au récit et surtout au drame de la Gn, présent en toile de fond. Dans quelle mesure peut-on parler ici d'un récit de salut ?

Au travers d'un récit coloré et volontiers mythique, c'est tout un itinéraire de salut de la condition sexuée qui se dessine ; un arrachement à la mort au travers d'une confiance renouvelée en Dieu, lui dont Adam et Ève s'étaient cachés. Pierre Grelot l'exprime très justement :

La façon dont le livre pose ici le problème emprunte ses moyens d'expression à la démonologie populaire ; il faut dépasser cette surface, déroutante pour nous, si l'on veut en saisir le sens profond. En fait, c'est moins Sarah elle-même qui est sous l'emprise du démon que les hommes qui veulent s'unir à elle. Comme femme, elle est pour eux occasion de convoitise d'épreuve ; dans leur attitude à son égard se révèle ce qu'ils ont dans le cœur, et c'est à cause de leur cœur mauvais que les précédents mari de Sarah ont été victimes d'Asmodée (...). La délivrance de Sarah s'opérera donc si un homme l'aborde d'un cœur droit, sans donner prise lui-même au démon de la luxure. Le problème soulevé par le livre est, au fond, celui du salut du couple. Dans la condition actuelle de l'humanité pécheresse, tout couple est guetté par les puissances démoniaques qui cherchent à le détourner de l'idéal fixé par Dieu. Quiconque cède à leur emprise prend le chemin de la mort, comme les premiers maris de Sarah (Tb. 6, 14-15).

Bien sûr, il faudrait toujours se garder d'une vision simpliste du salut qui, appliquée ici au couple, penserait lui éviter les limites et les tâtonnements de l'humaine condition, les apprentissages et les blessures de l'amour, en misant tout sur une attitude dite spirituelle (focalisation sur la prière de Tobie et Sarra). Il faudrait aussi se garder de confondre salut et retour à un âge d'or imaginaire (restauration d'une condition sexuée selon la condition adamique). Néanmoins, ces précautions étant prises, il est intéressant de noter que cette hypothèse de travail met le lecteur de la Bible dans une dynamique profonde. Le choc des textes apparemment contradictoires ne laisse pas le croyant perplexe, tiraillé entre des visions contradictoires.

Du choc des courants pessimistes et optimistes concernant la condition sexuée, nous pensons que c'est en fait un appel à l'espérance qui jaillit. Comment en rendre compte pour aujourd'hui ? Et quel lien avec la célébration du sacrement de mariage par l'Église catholique ?

2. Le sacrement de mariage, interprétation d'une vie humaine sur l'horizon du don

Les justifications théologiques du mariage et de bonté de la condition sexuée ont varié dans le cours de la Tradition chrétienne, on le sait. Mais elles se sont durablement focalisées sur la perspective de l'enfantement à partir de l'augustinisme qui, sur ce point, a durablement simplifié et durci la pensée de saint Augustin. Même s'il faut se garder aujourd'hui d'une sorte de retour de balancier qui risquerait de faire écarter toute perspective procréative, il est évident que la réflexion chrétienne sur le mariage ne peut plus et ne veut plus se contenter aujourd'hui de justifier le mariage avant tout par les enfants. En catholicisme, ce fut un laborieux travail initié au concile de Trente et qui aboutit au XXe siècle par la déclaration mesurée du concile Vatican II à propos des «fins diverses» du mariage.

Dans ce passage, qui fut aussi celui d'une vision essentiellement juridique du mariage à des considérations personalistes, la thématique du don et de l'accueil vint progressivement constituer un des pivots de la réflexion renouvelée sur le mariage. Aujourd'hui encore, il nous semble que c'est autour de cette notion de don réciproque source d'une communion interpersonnelle - que se comprend le mieux la manière dont l'Église catholique comprend le mariage ; c'est-à-dire l'annonce d'une espérance pour les couples.

Le don : entre intuition et crainte

Mais ici encore, avant de déployer les harmoniques proprement chrétiennes de cette notion de don (et d'Alliance), une certaine entrée par la culture contemporaine nous semble profitable. En effet, les chrétiens ne possèdent pas le monopole du don comme entrée dans une communion humaine échappant à la logique mercantile et de calcul.

Bien sûr, en insistant sur les dynamiques inconscientes qui sous-tendent tous nos actes et ne nous permettent jamais de nous dégager tout-à-fait de nos propres intérêts, certains courants psychologiques ont contribué à obérer gravement la possibilité même du don. Pourtant, l'intuition que le don (sans calcul) appartient en propre à notre humanité semble faire de la résistance. Elle s'exprime, par exemple :

- Dans la romance. On peut évidemment critiquer cette approche de l'amour et en pointer les ressorts ambigus voire mercantiles, il n'en reste pas moins que le couple amoureux reste encore - à tort ou à raison - une des figures de proue d'une conception de l'humain qui échappe aux logiques courantes du quantifiable et de l'intérêt.
- Dans les liens familiaux, surtout les liens parents-enfants. À raison, on peut regretter que la famille contemporaine trouve de plus en plus son pôle de stabilité dans les liens du sang plutôt que dans les liens d'alliance élective du couple, et qu'ainsi un poids trop lourd pèse sur de jeunes épaules. Mais remarquons tout de même qu'il se joue là une expérience précieuse. Mettre un enfant au monde, pour la plupart de nos contemporains, c'est entrer dans de l'inconditionnel ; se laisser entraîner dans une logique de don de soi où la nouvelle identité («papa», «maman») se décline maintenant à partir d'un autre et pour un autre auquel nous nous devons.

- Dans l'idée de vocation (scientifique, artistique, sociale...) par laquelle une personne jette toutes ses forces, sans calcul, pour qu'avance une cause et que croisse en ce monde la part d'humanité.
- ...

Un vaste courant philosophique irrigue aussi, pour partie, cette thématique du don ; et il faudrait convoquer ici des auteurs tels que Claude Bruaire, Paul Ricoeur, Jean-Luc Marion... Mais point n'est besoin d'être philosophe ou mystique pour percevoir, caché au creux de l'expérience humaine la plus courante, une intuition capitale. Que l'humain ne devient vraiment lui-même que dans le renoncement à sa volonté de puissance propre et dans un certain dépouillement de soi-même. Que celui qui veut croître et agir comme un homme devra un jour ou l'autre passer au-delà de la zone du calcul et entrer dans une forme de don de soi. Se donner à fond, ne pas se réserver : ce fut en vain que le pape appela Michel Ange, tout à son œuvre de la chapelle Sixtine, à descendre de l'échafaudage. Ce que le concile Vatican II, reliant cette loi humaine à la théologie de la Création, exprime en termes forts : «L'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même». L'humain, un être-pour-le-don.

Pourtant, à vues humaines, comment se donner à fond tout en gardant confiance que la vie l'emportera, que la communion sera plus forte que les forces de l'intérêt personnel et de la division ? Dans un monde durablement marqué par le choc écœurant des égoïsmes, comment surmonter cette crainte que le don, notre don, ne finisse comme tout le reste par être récupéré puis rendu vain ? Qu'il ne sombre dans le néant... ? Question insoluble et lancinante, tant il est vrai que cette logique du don de soi nous pousse au fond à tenir ensemble deux attitudes que tout semble opposer : l'engagement le plus actif et la confiance la plus patiente. Ainsi, bien que secrètement aimantés par la promesse d'une vie qui s'accomplirait dans le don et dans la communion des personnes, nous restons souvent craintifs face à de telles perspectives. Les raisons peuvent être multiples :

- Conscience de notre faiblesse et, par extension, de celles des autres
- Conscience du temps qui passe et qui altère toute chose. Comment prétendre maintenir une logique de don au bénéfice de personnes qui demain ne seront plus les mêmes que ce qu'elles sont aujourd'hui ?
- Blessures ou bien visions du monde et de l'humain qui rendent quasiment impossible la perspective d'un don de soi, assimilé à une perte.

Bref ! Il nous semble que de multiples manières, les personnes qui composent notre société occidentale contemporaine se trouvent en même temps secrètement attirées et effrayées par ce qu'elles pressentent de l'humain comme être fait pour le don de soi. C'est vrai en de nombreux domaines ; ça l'est plus encore en ce qui concerne la condition sexuée, lieu éminent de don ou de captation.

C'est ici, sans doute, que la conception catholique du mariage vient se proposer comme une interprétation et une confirmation de ce pressentiment du don, horizon d'une existence vraiment humaine.

L'interprétation catholique : le don, origine et horizon de la vie humaine

Il faudrait ici prendre le temps d'explorer la pensée de Jean-Paul II qui, comme théologien moraliste puis comme pape, contribua à ré-interpréter l'amour humain et la théologie du mariage en termes de don. Sa fameuse «théologie du corps» (popularisée dans le monde par les instituts Jean-Paul II et en France par Yves Semen) constitue de ce point de vue un monument qui n'a pas fini de porter du fruit, à condition d'oser la recevoir de manière critique pour en recevoir et développer son intuition la plus neuve en catholicisme : l'inscription du don de soi comme horizon de la personne jusque dans les corps sexués. Mais cette exploration déborderait largement le cadre du présent cours.

Plus accessible et tout aussi riche, la pensée d'un théologien moraliste incontournable dans l'aire francophone et qui a su travailler les questions conjugales en associant approche universitaire et vulgarisation : Xavier Lacroix. Dans une bibliographie très volumineuse, la lecture d'un article devrait vous faire pressentir l'intérêt d'une interprétation chrétienne qui rejoigne délibérément les intuitions contemporaines concernant l'amour et la sexualité, quitte à se montrer critique. Une pensée qui propose ici de passer du «contrat» à «l'Alliance», c'est-à-dire du don partiel et mâtiné de calcul à une logique du don véritable soutenue par la dynamique de Pâques.

Travail personnel n. 3

Lisez l'article de Xavier Lacroix donné en annexe : «L'alliance conjugale, Mystère caché et révélé», dans L.-M. Chauvet (dir.), Le sacrement de mariage entre hier et demain, Paris, Ed. de l'Atelier / Ed. Ouvrières, 2003, p. 185-199.

Travail de compréhension :

- Repérez les mouvements du texte (mots-clefs, enchaînement des idées)
- Comment résumeriez-vous ce texte en 5 lignes ? Au fond, que veut-il vraiment dire ?

Travail d'approfondissement. Au vu de ce texte, et d'après vous :

- Quels sont les enjeux d'une approche de la réalité conjugale par la catégorie du don ?
- En quoi est-ce pertinent pour aujourd'hui ?
- Quels sont les risques d'une approche exclusivement en termes de donation et pourquoi référer le don à l'Alliance ?

Chers étudiants, merci de noter que la suite de ce cours se présente sous la forme de trois documents (un audio, deux vidéos) accompagnés :

- d'un plan
- du Rituel francophone du sacrement de mariage avec un document de travail

**PS : suite à quelques changements, dans le document 2 je parle d'une autre vidéo avant :
il s'agit maintenant du fichier 1, l'audio**